

h 10

Octave Ferme

15



ARLL 1/6/15

1



Octave Girmez.

Les livres de Charles De Coster sont si flamands
qu'à leur apparition les critiques français ont pu pré-
dire qu'ils ne seraient jamais appréciés chez eux à leur
vraie valeur. On peut dire de même que si les livres
d'Octave Girmez ne ~~paraissent~~ n'ont fait qu'un bruit mo-
deste dans le monde, c'est à la prédominance des
qualités wallonnes qu'il faut l'attribuer. Les œuvres du
premier se distinguent surtout par leur archaïsme
et leur forte coloration; celles du second, par le sen-
timentalisme et une sensibilité extrême. L'un et
l'autre, par suite de l'isolement où ils vivaient, sem-
blent s'être abandonnés à fond à leur tempérament.
Une vie plus élargie, la fréquentation de milieux tra-
versés par de multiples courants d'idées les auraient
raisonnablement internationalisés davantage et
rendus plus compréhensibles aux lecteurs étrangers.
Faut-il s'en courager, ils restèrent chez eux: ils
s'enracinèrent dans leur sol natal & ne se livrèrent
qu'aux choses qui les entouraient. Tandis que la
Flandre

Flandre gothique et sensuelle s'inscrivait dans le cerveau de l'un, l'âme de l'autre se moulaient sur les paysages des ~~romantiques~~ romantiques du sud de la Belgique. La Flandre possédait une tradition artistique. De Coster la suivit instinctivement et s'appliqua à faire produire à ses livres des effets poétiques analogues à ceux qui se dégageaient d'un tableau. On a dit de "La Légende d'Ulenspiegel" qu'elle était ^{notre} ~~une~~ bible nationale. Ce n'est pas tout à fait vrai. ~~Ce livre est une œuvre majeure et surtout une bible flamande. C'est une œuvre majeure et surtout une bible flamande. Ce livre magistral~~ ~~permet de saisir le flamand en son essence.~~

Contrairement à De Coster, Firmin n'avait derrière lui aucune lignée artistique pour l'inspirer. Le passé de sa patrie ne se perpétuait ~~pas~~ que faiblement dans des monuments et des chefs-d'œuvre. Son seul confident fut la nature toute nue. Il n'eut pour ainsi dire de sites. Sans vouloir rechercher si c'est lui ou Arnould qui a dit le premier qu'un paysage est un état d'âme, remarquons qu'il a écrit "que tout paysage a son type en nous, qu'il est un symbole et qu'il semble parfois que chacun des âges de notre vie peut se formuler en un paysage qui en reflète l'esprit". Un Flamand ne sera jamais tenté d'écrire rien de semblable. Ses campagnes, plantureuses & colorées,

Colorées, parlent trop à ses sens pour qu'il se livre de-
vant elles à des ^{commentaires} ~~digressions~~ psychologiques; d'un autre
côté, son passé, représenté par les puissantes tours de
ses halles, de ses hôtels-de-ville & de ses églises, est trop
vivant aussi pour que son évocation l'incline à la mélancolie.
Pour voir un symbole dans un paysage, il faut que celui-ci
agisse à la façon d'un excitant & en quelque sorte
indirectement. Il doit moins retenir notre attention
que nous inciter au rêve. Et quel pays mieux que la
Wallonie est propre à éveiller des rêves? Là où elle est
plane et nue, sa monotonie nous détache insensiblement
d'elle et nous laisse seul; là où elle est ondulée et ~~gru-~~
gracieuse, sa beauté nous charme & nous attendrit;
dans les endroits où les rochers dressent leurs silhouettes
sévères, elle nous remue comme un drame muet. C'est
toujours par l'âme qu'elle nous prend. Si on l'interroge
sur le passé, on n'en obtient que des réponses incom-
plètes. Alors que le passé des Flandres revit tout entier
dans ses monuments, la terre wallonne, avec ses quel-
ques ^{vieux} castels en pierre grise, ses rares vestiges de
châteaux-forts ou de cloîtres, apparaît comme un beau
cimetière où plane l'âme d'un monde que le cœur,
aidé de l'imagination, peut seule représenter.

Elle

Elle met ainsi en vibration, nos fibres les plus subtiles. Elle ouvre devant nos yeux un monde romanesque et pur. Devant elle, on ne peut guère qu'évoquer des souvenirs imprécis ou ébaucher des rêves. Aussi les artistes wallons sont-ils en général plus spéculatifs que réalistes. C'est en Wallonie, par exemple, que le symbolisme a trouvé ses plus ^{spécies} ~~parvenus~~ adeptes. C'est là également que le vers libre et le poème en prose ont été cultivés avec le plus de ferveur. Pirmez, qui a vécu isolé & qui n'a par conséquent dû guère subir l'influence des modes littéraires, a fait lui-même à ses débuts des poèmes en prose. Les Wallons sont naturellement enclins aux formes tendres & souples, aux idées subtiles ou vaporeuses. L'art n'est fréquemment qu'un moyen d'éthériser leur vie. Il en résulte souvent une noblesse de caractère un peu maladeuse. Pirmez l'a connue au plus haut degré. Nul plus que lui n'a souffert de l'impossibilité de s'adapter à son milieu. Nul plus que lui n'a été sensible aux petites misères de l'existence. Son cœur fut un clavier d'une infinité ~~de~~ d'élicettes, son âme un pur cristal où toutes les images ~~réelles~~ s'imprimaient de mélancolie.

Les circonstances ont d'ailleurs singulièrement concouru à lui faire cette nature fragile et endo-

Borie.

Louis. Son enfance n'a pas trempé dans la rude atmosphère ^{de son siècle.}
 Il avait reçu une éducation tout aristocratique. Son
 esprit avait été façonné par une mère douée d'une
 haute conception des choses intellectuelles, et qui, lettrée
 elle-même, commentait les moralistes & les écrivains ec-
 clésiastiques. Au collège déjà, il se sent d'une autre nature
 que ses condisciples; il se tient à l'écart; ^{il} raconte qu'il
 lui arrivait de se laisser tomber de ses échasses, pour se
 blâmer, afin de n'être pas obligé de donner le bras, ~~à~~
 pendant la promenade, à des compagnons qui
 lui étaient antipathiques.

Il échappa d'ailleurs rapidement à la disci-
 pline du collège. Il revint continuer ses études sous le
 toit paternel, où on lui donna pour guide un pré-
 cepteur indulgent, avec lequel il lisait les poètes à
 l'ombre des bois. A propos de ce changement de vie, il
 rapporte un détail qui achève de peindre son âme d'en-
 fant. « A la veille de quitter l'établissement, je me
 procurai de pieuses images, pour les donner en souvenir
 de moi aux condisciples que je chérissais le plus, & qui,
 je dois l'avouer, ne me connaissaient guère. Je les
 chérissais trop pour oser le leur dire, je ne leur remis
 point mes images, réfléchissant qu'il serait ridicule
 qu'on

qui m'ont souvenu de moi, et peut-être aussi fus-je empêché par la prévision d'une indifférence qui n'était que trop réelle ».

Noblesse de caractère, instinctif besoin d'affection, timidité qui s'effarouche à l'idée du moindre ridicule, Firme possédait tous les dons que les mauvaises fées déposent dans le berceau des enfants auxquels elles veulent faire une existence difficile. Il était notamment mal armé pour vivre dans un pays industriel, à une époque où l'industrie commençait à devenir la reine du monde, une reine ^{froide} ~~maîtrisée~~ et dure. Les illusions qu'il s'était faites sur la bonté humaine s'envolèrent le jour où il voulut se mêler à la société qui l'entourait. Sa délicatesse ne rencontra que de la brutalité; son amour de la justice se heurta au droit du plus fort; son besoin d'affection s'aimosa dans des cœurs qui réagissaient par principe contre le sentiment, qu'il considérait comme une ^{marque} ~~marque~~ de faiblesse.

Dans Les Feuilles, Firme caractérise son temps par une image saisissante & qui traduit fidèlement l'étendue de sa déception: « Une hydre s'avance qui doit bientôt dévorer tous les hommes de »

de sentiment : cette hydre ; c'est le chiffre." Tout le
 monde dans la société où il vit. Il n'y rencontre même
 pas le tact, qu'il définit "une qualité supérieure du
 sentiment". — "Il y a des gens, écrit-il, qui ne vous
 interrogent que pour glisser un regard indiscret dans
 vos plus secrètes douleurs." — "Il y a des compassions
 qui révoltent parce qu'on les sent dictées par un
 sentiment d'orgueil". — "Beaucoup croient se grandir
 en mortifiant ceux auxquels ils s'adressent." — Par-
 fois ses remarques sont mordantes et se haussent
 jusqu'au persiflage : "Les rusés ont un grand
 respect pour les faiseurs de tours".

Entre ses contemporains & lui un abîme se creuse.
 S'il les juge durement, eux parlent de lui avec une
 pitié méprisante. Un industriel trouve "qu'il
 écrit des drôleries"; et il ajoute "que faute
 d'occupations sérieuses, son esprit s'est perdu dans
 les nuages." Pauvre Taine ! S'il ne devait
 pas un pessimiste, à la manière d'Alfred
 de Vigny, c'est qu'à l'encontre de l'auteur
 d'Éloa, il était croyant & comprenait & aimait
 la nature avec toute l'ardeur d'un panthéiste.
 "C'est en s'élevant - écrit-il - & non en approfondissant
 disant

disant qu'on approche du ciel. Pour s'élever, il s'isole. Il fut un poète ermite. Dans son romantique château d'Acos, il vécut seul, les yeux tournés en dedans de lui, fixés sur un jardin intérieur où fleurissaient des sculptures d'ornements sans objet. Il cultiva la mélancolie avec une hautesaine fierté. Quand il écrivait, le soir, appuyé sur sa table de travail, la langoureuse musique des feuilles, une autre musique plus indéfinie s'éveillait en lui, elle s'enlaidissait à la première et toute son âme montait vers le ciel dans une aspiration ~~délirante~~ ^{suave} ~~passionnée~~. Il connaît la volupté des desirs sans limites, des souffrances indéterminées, des amours inopposés. Il les incorpore dans d'artistiques descriptions, dans de petits poèmes en prose, où il s'efforce de faire tenir, entre la forme et la couleur des paysages, la vie de ceux-ci et le rayonnement de sa propre âme au dehors.

Pour Firmin, l'art ne méritait jamais d'être véritable que s'il était la traduction d'une pensée noble. Dans Les Feuilles, où il a commencé à réaliser son idéal, le philosophe et le moraliste vont ^{au} ~~avec~~

au premier plan. Si ce pendant ces pages nous
 sont réfléchies, elles nous bercent aussi. On y sent
 continuellement la présence du poète. On sent qu'elles
 ont été, sinon toujours écrites, du moins polies &
 perfectionnées, la Toie, dans la solitude d'une
 chambre d'artiste, au bruit du vent dans les fenê-
 tres. Elles contiennent un mélange de sérénité
 et d'inquiétude qui se dégage des campagnes
 enveloppées par les ^{brumes} du crépuscule ou les ombres
 de la nuit. Pirmey a apporté toutes ses observations
 et toutes ses remarques devant la nature et les a
 mûries sous son influence. Elle a été son régu-
 lateur et sa principale muse. Elle a empêché le
 moraliste d'être sec et le sensible d'être, comme
 son tempérament l'y portait, sous l'influence de
 ses nerfs. Par son indifférence pour le contingent &
 le passager, elle l'a élevé jusqu'à un beau permanent.
 Elle lui a dit : Prends-toi seulement de ce qui de-
 meure ; quelques idées seules restent éternelle-
 ment vraies, quelques sentiments ne changent
 pas. Ces idées et ces sentiments cependant re-
 chauffés par ton esprit & par tes vœux sont en-
 core assez riches pour te causer des joies inédites.

Abine

Abîme - toi dans mon sein. En t'absorbant, je t'élè-
verai & seule, je t'enseignerai la fond des choses.

Dans les Jours de solitude, nous le voyons entiere-
ment soumis au charme de la nature. Le long du
Rhin, de même qu'en Italie, il ne vit que par elle. On
la retrouve à la base de tous ses sentiments et de
toutes ses pensées. Elle est la seule inspiratrice &
l'unique confidente des entretiens de cette âme avec
elle-même. C'est donc ce récit de voyage que nous
sentons, comme si elle la faisait vivre prodigieuse-
ment & délicieusement. Les paysages et les
monuments évoquent pour lui des mondes dis-
parus & le remplissent de désirs de la revivre. Sa
pensée se perd avec délice dans ces résurrections.
« Je ne suis pas venu en Italie - écrit-il - pour
raconter ou pour décrire, mais pour rêver haute-
ment de l'indien du plus ancien pays ». Tout
l'enivre. Il a des ailes à l'âme. Il lui échappe des
cries d'amour superbes: « Cher enfant, ne parle
jamais des livres, parle de la poitrine, parle du
cœur & alors on t'aimera, seule chose au monde
que tu doives ambitionner! » Chaque chapitre
des Jours de solitude est un poème où, lui aussi,

a parlé du cœur & on le désabuse qu'il était resté abandonné aux expériences les plus consolantes: " Si le barreau doit sortir de la ruine, et si, par le balancement perpétuel de la matière, la vie se déplace plutôt qu'elle ne s'épaise, ne devons-nous point garder l'espoir que l'humanité répare au grand filtre des siècles".

S'efforcer, pour lui tout est là. L'homme supérieur ne doit pas prétendre à autre chose. La foule avance, mais comme tout ce qui est confus & lourd, elle est souvent entraînée par sa propre masse & dévie facilement. Seuls, les êtres d'exception — Platon, Aristote, Saint Augustin, Marc-Aurèle, Pascal — se dressent comme des phares sur la bonne route & c'est à leur lumière que les autres se retrouvent. Le but le plus noble qu'on puisse assigner à la vie consiste dans la volonté de rassembler le plus possible à ces hommes-types. S'il n'est pas en notre pouvoir de nous élever aussi haut, si nous ne pouvons devenir un de ces rares sommets qui jalonnent la route de l'humanité, soyons au moins le modeste poteau indicateur qui signale ces sommets & rallie les égarés.

C'est ce sentiment qui a inspiré à Octave
Grimaud

Fierney ses Heures de Philosophie. ~~On~~ On ne rencontre
^{peut-être} pas dans ce livre de ces grandes pensées qui semblent
 sorties d'une bouche d'airain ^{qui} & peuvent éternellement
 servir d'objet de méditation; ^{mais} on y trouve, par contre,
 un admirable code de dignité et de noblesse. C'est dans
 cette oeuvre harmonieuse & pondérée que l'auteur se
 montre le plus pur de ce calice, de cette terre de rési-
 gnation qu'il considérait comme le but auquel la
 Volonté doit conduire les âmes pour les ^{enlever} ~~élever~~ aux
 ailes du doute & aux angoisses des désirs irréali-
 sables. Fierney s'est plaint, avec raison, d'avoir été
 assimilé aux moralistes français du XVIII^e & XVIII^e
 siècles. Il n'a rien de commun, en effet, avec des
 écrivains tels que La Bruyère, La Rochefoucauld,
 Chamfort ou Vauvenargues. Ceux-ci sont avant
 tout des pessimistes. Leurs observations de la vie les
 ont conduits à une sorte de stoïcisme passif. Ils
 n'ont pas été heureux de découvrir le mal, ce-
 lui-ci les a laissés à peu près indifférents. Ils y
 ont vu une tare indélébile de l'homme; tandis que;
~~pour~~ pour Fierney, ce n'est que l'effet d'une cause
 circonstancielle. La lecture des Heures de Philoso-
phie entretient malgré tout l'espérance; elle

vous enseigne l'indulgence, alors que la froide dialectique des autres (de Rochefoucauld notamment, se vantait d'être inaccessible à la pitié) conduisit plutôt au mépris de l'humanité.

Octave Feuillet aurait trouvé plus raisonnable qu'on le comparât aux pères de l'Eglise ou aux philosophes de l'antiquité. Ici, c'était lui qui se trouvait. Des penseurs religieux, il ne possède ni la douceur et la sérénité des uns, ni la grandeur sauvage des autres; on ne trouve pas davantage chez lui la sagesse austère d'un Marc-Aurèle. Il est, ce qui vaut mieux, un homme de son temps; il est lui-même. Quelle qu'ait été sa bonne volonté, il n'est jamais parvenu à ce détachement héroïque où toutes ses facultés se font ~~en~~ équilibre & d'où l'on regarde la vie comme de haut d'un picardal. Son existence entière a été une bataille pour arriver à cette sérénité qu'il ne devait jamais atteindre. Il avait les nerfs délicats des artistes de son époque; et ces nerfs ultra-sensibles n'ont pu s'accoutumer au contact du monde où ~~beaucoup~~ la destinée l'avait jeté. Lorsque, après ses heures de méditations, de contemplations et de ravissement, il abaissait les yeux, la révolte

venait

s'empare de son Adame. Il voyait trop bien l'homme
 du XIX^e siècle dans ce qu'il avait de terre à terre et
 de mesquin. Il sondait le monde avec ses nerfs et
 aboutissait à de remarquables qui mettaient en vive
 lumière les points les plus délicats par lesquels pé-
 chait la société de son temps. Autour de lui, il ren-
 contrait à la fois une grande défiance pour l'œuvre
 et une admiration illimitée pour l'intelligence.
 Non pour l'intelligence qui élève l'esprit et qui l'épure.
 Mais pour l'intelligence féroce et tortueuse; pour
 "l'intelligence subtile, foyer de la ruse et de l'in-
 trigue". Au XIX^e siècle, l'enseignement a suivi le
 sort du reste. On lui a abaissé le front vers la terre. On
 l'a transformé en serviteur du ventre. L'enfant de-
 vait être un lettré, afin de pouvoir se faire plus tard
 une place à coups de poing dans l'industrie ou le com-
 merce, ou une friponaille qui n'hésiterait pas à
 employer, dans le grand jeu des affaires, des dés pipés.
 L'élève n'était plus l'esclave, mais le penseur. Celui
 qui parlait librement scandalisait le monde. Dans
 les salons qu'il fréquentait, l'auteur ne rencontrait
 que des perroquets. C'était aux perroquets qu'al-
 lait l'admiration, aux gens qui disaient Hello appe-

leil
 —

de droiture, il s'en éloigna. " S'il est une hypocrisie
 odieuse, écrivait-il, c'est celle de la religiosité. " Com-
 me beaucoup d'esprits de son temps, il s'éprit de science,
 d'observation. Il ne fit non plus que la traverser. Rémo-
 n n'était pas de ces gens qui s'enferment dans une
 science ou dans une philosophie. Il la considérait sur-
 tout du point de vue pratique. Il en extrayait la
 quintessence, la posait comme un peu de farine
 dans sa main et se demandait ~~ce~~ ce qu'elle apportait
 à l'humanité. Lorsqu'il crut avoir trouvé ce viatique,
 il s'aperçut qu'il ne suffisait pas d'en proclamer
 l'excellence pour la faire accepter par la foule. Il
 reconnut que celle-ci est ~~une~~ n'est pas une ma-
 chine formée de quelques grandes pièces ou réglée
 par des lois générales, mais une masse composée
 d'une infinité de petits roages, eux-mêmes très
 compliqués et divers. Il l'analyse et l'analyse est
 fatale aux hommes, d'acteurs. La science lui indi-
 quait un chemin de perfection, mais la psycholo-
 gie lui démontrait que, dans ce chemin, il est
 impossible de faire tenir l'homme. Cette brutale constata-
 tion le désespérait. " Il recommandait, dit Proust,
 de ne pas divulguer son chagrin, parce qu'on n'y voudrait
 voir

Vois que ton impuissance à être heureux, que la Com-
passion est soeur d'indifférence du mépris et qu'il faut se
garder de répandre l'envie". Remo aurait peut-être
surmonté ~~ce~~ cette terrible crise morale. La mort ne
lui en donna pas le temps. Elle le surprit pendant
que le va-tout qui était sorti de son propre cerveau con-
tinuait à lui dévorer le cœur.

Octave Mirbeau a décrit cette torture d'une conscience
et d'une âme avec une certaine éloquence. Il a gravi, une
à une, toutes les marches du calvaire moral où son frère
s'était meurtri et déchiré. Tous les clous qui lui ont percé
les mains, toutes les épines qui lui ont ensanglanté le
front, il les a plantés dans son esprit, dans son cœur
et dans sa chair. Puis guéant les chaînes, qui rete-
naient Remo à son rocher hiéronymien, que des
incubres cristes, là, comme le bon Samaritain de la
parabole, détaché les liens qui immobilisaient les
mains et les pieds du supplicié pour l'emporter dans
sa retraite de poète, dans le calme de ses bois amis,
au milieu de la vie sereine de la nature où, sous des
larmes brillantes, il essaie de réchauffer l'âme du
martyr à travers la mort.

L'Amant perdu
Le spectacle d'Orphée pleurant sur le Tombeau
d'Eu-

D'Irydia est un frémissement poignant. Une vague douleur
 se mêle cependant à cette tristesse. On devine que l'âme
 d'Irydia se répond à ces appels perçus, qu'elle
 s'éveille & passe au travers de la pierre pour venir
 s'enlacer, frémir, à l'âme qui l'évoque. Cette
 consolation n'existe pas quand le mort est, comme
 Raïno, un Prométhée & que l'abîme d'une croyance
 le sépare de celui qui le pleure. À l'évocation de
 Pirmy, on sent que rien ne sort du tombeau, rien qu'une
 froide lame qui répond du sein de la terre; & à quoi bon
 me réveiller, père? Le sommeil est si doux à mon front
 fatigué et à mon cœur meurtri! Si je remontaïis à la
 lumière, je ne pourrais rester auprès de toi. Mon âme
 irait de nouveau se mêler à tous ces inconnus
 sur lesquels je me apitoyais, que j'aurais voulu aider
 et qui ne ^{pourraient me comprendre} ~~compréhension~~ Leur indifférence
 me tuerait une seconde fois & je rentrerais dans ta
 tombe après n'avoir encore rencontré l'humain que
 misère & désolation! „ Toutes ces angisses, Pirmy
 les a fixées en quelques pages où la tristesse, la tan-
 dresse et la légèreté s'enlacent & se pénètrent pour
 former un chant de douleurs d'une sublime élévation
 poétique.

C'est dans le livre — dans Remo — que qui oc-
tave Givney s'est abandonné le plus complètement à
ses sentiments. Ailleurs, il les a plutôt comprimés. En gé-
néral, il s'interdisait tout violent épandement de cœur.
Il voulait qu'on sentît battre celui-ci au fond de ses phra-
ses, mais ne souffrait guère qu'il se montrât à travers
des déchirures de style. Sa phrase est toujours pleine
de tenue. Elle est toujours sculpturale et ornée. Il a sur
la plupart des moralistes, cette supériorité que la beau-
forme le précédait autant que le fond. Il avait le sens
et l'amour de la beauté. Si bien donc qu'il fut, il
se défiait cependant de ses dons artistiques comme
il se défiait de sa pensée. De même que le moraliste
s'était ménagé un refuge dans la religion, l'artiste se
tenait avec un filial respect devant les grands écri-
vains qu'il avait élus pour ses maîtres. L'œuvre il me-
surait leurs travaux et qu'il se jugeait, il s'épouvan-
tait de sa faiblesse. Il sentait que presque tout a été
dit et il se demandait fréquemment si le senti-
ment qui le portait à faire lui-même œuvre de
créateur n'était pas de la vanité. Il comprenait la
supériorité du silence sur une œuvre médiocre. Il
se reproche quelque part, de n'avoir pas été assez grand
pour

pour n'être rien". L'écrivain qui il paraît avoir le plus admiré est Chateaubriand, le père du romantisme artistique dont il était lui-même un des derniers représentants. Lorsqu'il s'appliquait à son style, il tombait parfois dans le procédé & l'on retrouve alors sous sa plume des phrases qui auraient pu signer l'auteur du Génie du Christianisme. Même cadence, même rythme, même ampleur. "Tantôt — écrit-il dans les Jours de Solitude — j'observais la mer ténébreuse, çà & là éclairée de la clarté fugitive d'une lame se brisant à un écueil; tantôt, je contempiais la grande paix du ciel semé d'étoiles, mais le plus souvent mes regards se portaient sur les phares allumés au fond des ansees ou au sommet des promontoires et décrivant un cercle au-dessus de feux rouges qui allaient se perdant à l'horizon". On trouve de même dans le ton des premières pages de René quelque chose qui fait surgir dans le lointain le souvenir de René. Pirmez semble être parti du maître qu'il avait en particulière estime. Inutile de dire qu'il ne s'agit pas ici d'une imitation servile. Ce n'est qu'un effet de son excessive méfiance vis-à-vis de lui-même. Sa personnalité se dégage toujours peu à peu

peu pour se révéler au cœur de l'œuvre & se continuer sans défaillance jusqu'à la fin.

Cette timidité de Fiering, qui commençait encore son dernier livre avec des hésitations de débutant, il faut l'attribuer à son extrême probité sans doute, à l'idée qu'il se faisait de la grandeur de l'art & de la faiblesse de ses forces; mais il faut l'imputer aussi un peu à un courageux qu'il rencontrait dans sa patrie, à ce qu'il fut incompris, moins encore dans son art que dans son tempérament. Dans sa jeunesse, il fut seul. À part l'approbation d'un frère que des idées divergentes sur les choses essentielles de la vie devaient finalement un peu séparer, il n'eut aucun appui. Quelques sympathies lui vinrent, il était déjà tard. La principale et la plus longue semble avoir été celle d'Adolphe Siret. Mais Siret paraît surtout avoir apprécié l'écrivain classique et le moraliste, plutôt que l'artiste. « Le poète n'est grand que par l'une ou l'autre sauvagerie de sentiment », disait l'auteur des Fenilles. De telles réflexions inquiétaient Siret. Il les trouvait paradoxales & même un peu révolutionnaires. Dans des chenils, placés à l'entrée du château d'Acroz, Fiering avait

dy

des chiens, des renards & des sangliers; dans une cage en fer, des éperviers. Un jour, Sict, que tout cela intriguait, demanda: "A quoi bon, les anci-
maces?" — "A m'enseigner la fierté", répondit le poète. — Il rapporte aussi que Feimey avait donné à son fils un hibou et un hérisson. "Il voulait ~~aussi~~ également envoyer un jeune sanglier", ajouta-t-il, "mais nous déclinâmes l'offre" — Sict ne comprenait pas les bêtes sauvages. Et qui ne comprend pas les bêtes sauvages ne peut comprendre le poète.

Une autre affection qui fut précieuse à Feimey est celle de José de Copin. Selon son desir, les lettres qu'il a adressées à celui-ci ont été publiées après la mort de leur auteur. On le voit tout d'abord par encore là qu'on trouve le portrait moral du châtelain d'Acz. Alfred de Vigny a dit que le ton d'une lettre trahit tout autant le caractère de la personne à laquelle on écrit que celui de la personne qui écrit, notre principale préoccupation étant ^{soit} de plaire ^{à notre correspondant} ~~à notre correspondant~~ ^{soit} de nuire, de concilier ou de ne pas le froisser. Feimey avait l'âme trop délicate pour agir autrement. Aussi, ce qu'on trouve dans ces lettres, c'est José de Copin, c'est ^{seulement} à dire la partie du tempérament de Feimey par laquelle il

il était attaché à son ami. José de Copin était un conteur idyllique, une sorte de poet-farmer qui prenait, lui aussi, ses inspirations dans la nature. C'est l'amour commun de celle-ci qui paraît avoir été la base de leur amitié & dans sa correspondance, Fiering a toujours eu soin de mettre son haut bois d'accord avec le ^{Galoubet} ~~plein~~ de son confrère.

Le véritable confident paraît donc avoir manqué à l'auteur des Heures de Philosophie; j'entends le confident à qui l'on peut découvrir toutes ses pensées et qui les comprend toutes, même celles qui heurtent les esprits communs. Dans le milieu où il a vécu, il ne semble pas avoir rencontré beaucoup de gens avec lesquels il a pu parler librement de son art. On s'en aperçoit aux lettres qu'il a échangées, à la fin de sa vie, avec quelques poètes de la jeune Belgique.

Ici, l'artiste s'épanche & s'enthousiasme. Il se jette avidement sur tous les hommages que lui lancent ses jeunes correspondants dans le pêle-mêle de lectures à bâtons rompus & sous l'influence un peu irréfléchie des premières ~~enthousiasmes~~ admirations. Il sent qu'on commence enfin à le comprendre... Fiering, en effet, se en ceci ne différait avec de Coster qu'il ne connaît

page 11

pas,
 Suivant l'expression de Camille Lemonnier, "l'absolu de
 la délectation". Il assiste au lever de sa gloire. Le
 bonheur fut court. Au moment où un vaillant soleil
 littéraire commençait à rayonner sur la Belgique,
 lui glissait dans la nuit, dans cette nuit éternelle
 qui l'avait si souvent hanté et qui lui avait fait
 écrire des pages si mélancoliques. Cette gloire n'a
 pas diminué, mais on ne peut pas dire non plus
 qu'elle se soit fortement étendue. Sa célébrité est
 restée discrète comme l'est sa vie & comme l'est
 son oeuvre. Aussi faut-il que De Coster ^{soit} à part - ^{un peu}
 plus ^{un peu} fixé par certains côtés - il a sa place, avec
 les meilleurs moralistes, dans une région élevée où
 la foule ne fréquente guère. A côté de leurs figures
 marquées, sa tête se détache, par la vertu de
 la poésie, avec une grâce toute juvénile. Parmi les
 statues aux traits reposés du stoïcisme, son buste
 élève vers le ciel un beau front songeur, qui semble
 toujours frémir au souffle de mille rêves.

Hubert Krainig

